

ARGANTE. Non pas : mais...  
SCAPIN. Parbleu ! monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme : c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper ; et que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARGANTE. Tiens donc.  
SCAPIN. Non, monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

ARGANTE. Mon Dieu ! tiens.  
SCAPIN. Non, vous dis-je ; ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?

ARGANTE. Tiens, te dis-je ; ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN. Laissez-moi faire ; il n'a pas affaire à un sot.  
ARGANTE. Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN. Je ne manquerai pas d'y aller. (Seul.) Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah ! ma foi, le voici. Il semble que le ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

## SCÈNE XI.

SCAPIN, GÉRONTE.

SCAPIN (faisant semblant de ne pas voir Gêronte). O ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père ! Pauvre Gêronte, que feras-tu ?  
GÉRONTE (à part). Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?  
SCAPIN. N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Gêronte ?

GÉRONTE. Qu'y a-t-il, Scapin ?

SCAPIN (courant sur le théâtre, sans vouloir entendre ni voir Gêronte). Où pourrai-je le rencontrer, pour lui dire cette infortune ?

GÉRONTE (courant après Scapin). Qu'est-ce que c'est donc ?

SCAPIN. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE. Me voici.

SCAPIN. Il faut qu'il soit caché dans quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉRONTE (arrêtant Scapin). Holà ! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAPIN. Ah ! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉRONTE. Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

SCAPIN. Monsieur...

GÉRONTE. Quoi ?

SCAPIN. Monsieur, votre fils...

GÉRONTE. Eh bien ! mon fils ?

SCAPIN. Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉRONTE. Et quelle ?

SCAPIN. Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos ; et, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé les fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE. Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela ?

SCAPIN. Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer ; et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez pas par moi, tout à l'heure, cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

GÉRONTE. Comment diantre ! cinq cents écus !

SCAPIN. Oui, monsieur ; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE. Ah ! le pendard de Turc ! m'assassiner de la façon !

SCAPIN. C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. Il ne sougeait pas à ce qui lui est arrivé.

GÉRONTE. Va-t'en, Scapin, va-t'en dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN. La justice en pleine mer ! vous moquez-vous des gens ?

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GÉRONTE. Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN. Quoi, monsieur ?

GÉRONTE. Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et

que tu te mets à sa place jusqu'à ce que j'ai amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN. Hé, monsieur ! songez-vous à ce que vous dites ? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. Il ne devinait pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE. Tu dis qu'il demande... ?

SCAPIN. Cinq cents écus.

GÉRONTE. Cinq cents écus ! n'a-t-il point de conscience ?

SCAPIN. Vraiment oui ! de la conscience à un Turc !

GÉRONTE. Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

SCAPIN. Oui, monsieur ; il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉRONTE. Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ?

SCAPIN. Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GÉRONTE. Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. Il est vrai ; mais quoi ! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

GÉRONTE. Tiens, voilà le clef de mon armoire.

SCAPIN. Bon.

GÉRONTE. Tu pourras.

SCAPIN. Fort bien.

GÉRONTE. Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN. Oui !

GÉRONTE. Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

SCAPIN (en lui rendant la clef). Hé, monsieur ! rêvez-vous ? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites ; et de plus vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉRONTE. Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. Oh ! que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emène esclave en Alger ! Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉRONTE. Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

SCAPIN. Dépêchez donc vite, monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

GÉRONTE. N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

SCAPIN. Non : cinq cents écus.

GÉRONTE. Cinq cents écus !

SCAPIN. Oui.

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. Vous avez raison. Mais hâtez-vous.

GÉRONTE. N'y avait-il point d'autre promenade ?

SCAPIN. Cela est vrai ; mais faites promptement.

GÉRONTE. Ah ! maudite galère !

SCAPIN (à part). Cette galère lui tient au cœur.

GÉRONTE. Tiens, Scapin : je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cet somme en or ; et je ne croyais pas qu'elle dût m'être si tôt ravie. (Tirant sa bourse de sa poche, et la présentant à Scapin.) Tiens, va-t'en racheter mon fils.

SCAPIN (tendant la main). Oui, monsieur.

GÉRONTE (retenant sa bourse, qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin). Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAPIN (tendant encore la main). Oui.

GÉRONTE (recommençant la même action). Un infame.

SCAPIN (tendant toujours la main). Oui.

GÉRONTE (de même). Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN. Laissez-moi faire.

GÉRONTE (de même). Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN. Oui.

GÉRONTE (de même). Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN. Fort bien.

GÉRONTE (de même). Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAPIN. Oui.

GÉRONTE (remettant sa bourse dans sa poche, en s'en allant). Va, va vite requérir mon fils.

SCAPIN (courant après Gêronte). Holà, monsieur !

GÉRONTE. Quoi ?

SCAPIN. Où est donc cet argent ?

GÉRONTE. Ne te l'ai je pas donné ?

SCAPIN. Non vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE. Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN. Je le vois bien.

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! Traître de Turc, à tous les diables !

SCAPIN (seul). Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paye, en une autre monnaie, l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

## SCÈNE XII.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE. Eh bien ! Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise ?

LÉANDRE. As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est ?

SCAPIN (à Octave.) Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre père.

OCTAVE. Ah ! que tu me donnes de joie !

SCAPIN (à Léandre). Pour vous, je n'ai pu rien faire.

LÉANDRE (voulant s'en aller). Il faut donc que j'aille mourir, et je n'ai que faire de vivre si Zerbiette m'est ôtée.

SCAPIN. Holà, holà, tout doucement ! Comme diantre vous allez vite !

LÉANDRE (se retournant). Que veux-tu que je devienne ?

SCAPIN. Allez, j'ai votre affaire ici.

LÉANDRE. Ah ! tu me redonnes la vie !

SCAPIN. Mais à condition que vous me permettez, à moi, une petite vengeance contre votre père, pour le tour qu'il m'a fait.

LÉANDRE. Tout ce que tu voudras.

SCAPIN. Vous me le promettez devant témoin ?

LÉANDRE. Oui.

SCAPIN. Tenez, voilà cinq cents écus.

LÉANDRE. Allons-en promptement acheter celle que j'adore.

## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ZERBINETTE, HYACINTHE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE. Oui, vos amants ont arrêté entre eux que vous fussiez ensemble ; et nous nous acquitons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HYACINTHE (à Zerbiette). Un tel ordre n'a rien qui ne soit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la sorte ; et il ne tiendra pas à moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE. J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN. Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque ?

ZERBINETTE. Pour l'amour, c'est une autre chose ; on y court un peu plus de risque, et je n'y suis pas hardie.

SCAPIN. Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître, maintenant ; et ce qu'il vient de faire pour vous doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE. Je ne me fie encore que de la bonne sorte ; et ce n'est pas assez pour m'assurer entièrement que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris ; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres ; et ton maître s'abusera s'il croit qu'il lui suffit de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent ; et, pour répondre à son amour de la manière qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN. C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur ; et je n'aurais pas été homme à me mêler de cette affaire s'il avait une autre pensée.

ZERBINETTE. C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites ; mais, du côté du père, j'y prévois des empêchements.

SCAPIN. Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HYACINTHE (à Zerbiette). La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié ; et nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE. Vous avez cet avantage, au moins, que vous savez de qui vous êtes née, et que l'appui de vos parents, que vous pouvez faire connaître, est capable d'ajuster tout, peut assurer votre bonheur, et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être ; et l'on me voit

dans un état qui n'adoucir pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien.

HYACINTHE. Mais aussi avez-vous cet avantage que l'on ne tente point par un autre parti celui que vous aimez.

ZERBINETTE. Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête ; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

HYACINTHE. Hélas ! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées ! La douce chose que d'aimer, lorsqu'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble !

SCAPIN. Vous vous moquez. La tranquillité en amour est un calme désagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux : il faut du haut et du bas dans la vie ; et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE. Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu l'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sais qu'on ne perd point sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le paye assez bien par la joie qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN. Voilà Silvestre qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.

SILVESTRE. Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à l'attirer de méchantes affaires ?

SCAPIN. Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

SILVESTRE. Je te l'ai déjà dit, tu quitterais le dessein que tu as, si tu m'en voulais croire.

SCAPIN. Oui ; mais c'est moi que j'en croirai.

SILVESTRE. A quoi diable te vas-tu amuser ?

SCAPIN. De quoi diable te mets-tu en peine ?

SILVESTRE. C'est que je vois que sans nécessité tu vas courir risque de l'attirer une venue de coups de bâton.

SCAPIN. Eh bien ! c'est aux dépens de mon dos, et non pas du tien.

SILVESTRE. Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN. Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté ; et je hais ces cœurs pusillanimes, qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE (à Scapin). Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN. Allez. Je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'a mis en état de me trahir moi-même, et de découvrir des secrets qu'il était bon qu'on ne sût pas.

## SCÈNE II.

GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE. Eh bien ! Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?

SCAPIN. Votre fils, monsieur, est en lieu de sûreté. Mais vous contre maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrais, pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE. Comment donc ?

SCAPIN. À l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE. Moi ?

SCAPIN. Oui.

GÉRONTE. Et qui ?

SCAPIN. Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage ; et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même, deçà et delà, des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison ; de sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas ni à droite ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE. Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN. Je ne sais pas, monsieur ; et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête ; et... Attendez. (Scapin fait semblant d'aller voir au fond du théâtre s'il n'y a personne.)

GÉRONTE (en tremblant). Hé ?

SCAPIN. Non, non, non ; ce n'est rien.

GÉRONTE. Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?

SCAPIN. J'en imagine bien un ; mais je courrais risque, moi, de me faire assommer.

GÉRONTE. Hé, Scapin ! montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN. Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne saurait souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE. Tu en seras récompensé, je t'assure; et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN. Attendez. Voici une affaire que j'ai trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac, et que...

GÉRONTE (croquant voir quelqu'un). Ah!

SCAPIN. Non, non, non; ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. L'invention est bonne.

SCAPIN. La meilleure du monde. Vous allez voir. (A part.) Tu me payeras l'imposture.

GÉRONTE. Hé?

SCAPIN. Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond; et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE. Laissez-moi faire; je saurai me tenir.

SCAPIN. Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. — (En contrefaisant sa voix.) Quoi! j'é n'aurai pas l'avantage de tuer ce Géronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est? — (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. — Cadédis! j'é le troublerai, se cachât-il au centre de la terre. — (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. — Oh! l'homme au sac? — Monsieur. — J'é té vaill...

SCAPIN. Non, non, non; ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. Laissez-moi faire; je saurai me tenir.

SCAPIN. Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. — (En contrefaisant sa voix.) Quoi! j'é n'aurai pas l'avantage de tuer ce Géronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est? — (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. — Cadédis! j'é le troublerai, se cachât-il au centre de la terre. — (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. — Oh! l'homme au sac? — Monsieur. — J'é té vaill...

SCAPIN. Non, non, non; ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. Laissez-moi faire; je saurai me tenir.

SCAPIN. Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. — (En contrefaisant sa voix.) Quoi! j'é n'aurai pas l'avantage de tuer ce Géronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est? — (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. — Cadédis! j'é le troublerai, se cachât-il au centre de la terre. — (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. — Oh! l'homme au sac? — Monsieur. — J'é té vaill...

SCAPIN. Non, non, non; ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. Laissez-moi faire; je saurai me tenir.

SCAPIN. Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. — (En contrefaisant sa voix.) Quoi! j'é n'aurai pas l'avantage de tuer ce Géronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est? — (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. — Cadédis! j'é le troublerai, se cachât-il au centre de la terre. — (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. — Oh! l'homme au sac? — Monsieur. — J'é té vaill...

SCAPIN. Non, non, non; ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. Laissez-moi faire; je saurai me tenir.

SCAPIN. Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. — (En contrefaisant sa voix.) Quoi! j'é n'aurai pas l'avantage de tuer ce Géronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est? — (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. — Cadédis! j'é le troublerai, se cachât-il au centre de la terre. — (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. — Oh! l'homme au sac? — Monsieur. — J'é té vaill...

SCAPIN. Non, non, non; ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. Laissez-moi faire; je saurai me tenir.

SCAPIN. Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. — (En contrefaisant sa voix.) Quoi! j'é n'aurai pas l'avantage de tuer ce Géronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est? — (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. — Cadédis! j'é le troublerai, se cachât-il au centre de la terre. — (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. — Oh! l'homme au sac? — Monsieur. — J'é té vaill...

SCAPIN. Non, non, non; ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. Laissez-moi faire; je saurai me tenir.

SCAPIN. Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. — (En contrefaisant sa voix.) Quoi! j'é n'aurai pas l'avantage de tuer ce Géronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est? — (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. — Cadédis! j'é le troublerai, se cachât-il au centre de la terre. — (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. — Oh! l'homme au sac? — Monsieur. — J'é té vaill...

SCAPIN. Non, non, non; ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. Laissez-moi faire; je saurai me tenir.

SCAPIN. Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. — (En contrefaisant sa voix.) Quoi! j'é n'aurai pas l'avantage de tuer ce Géronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est? — (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. — Cadédis! j'é le troublerai, se cachât-il au centre de la terre. — (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. — Oh! l'homme au sac? — Monsieur. — J'é té vaill...

SCAPIN. Non, non, non; ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. Laissez-moi faire; je saurai me tenir.

SCAPIN. Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. — (En contrefaisant sa voix.) Quoi! j'é n'aurai pas l'avantage de tuer ce Géronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est? — (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. — Cadédis! j'é le troublerai, se cachât-il au centre de la terre. — (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. — Oh! l'homme au sac? — Monsieur. — J'é té vaill...

SCAPIN. Non, non, non; ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. Laissez-moi faire; je saurai me tenir.

SCAPIN. Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. — (En contrefaisant sa voix.) Quoi! j'é n'aurai pas l'avantage de tuer ce Géronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est? — (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. — Cadédis! j'é le troublerai, se cachât-il au centre de la terre. — (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. — Oh! l'homme au sac? — Monsieur. — J'é té vaill...

SCAPIN. Non, non, non; ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. Laissez-moi faire; je saurai me tenir.

SCAPIN. Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. — (En contrefaisant sa voix.) Quoi! j'é n'aurai pas l'avantage de tuer ce Géronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est? — (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. — Cadédis! j'é le troublerai, se cachât-il au centre de la terre. — (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. — Oh! l'homme au sac? — Monsieur. — J'é té vaill...

SCAPIN. Non, non, non; ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. Laissez-moi faire; je saurai me tenir.

SCAPIN. Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. — (En contrefaisant sa voix.) Quoi! j'é n'aurai pas l'avantage de tuer ce Géronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est? — (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. — Cadédis! j'é le troublerai, se cachât-il au centre de la terre. — (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. — Oh! l'homme au sac? — Monsieur. — J'é té vaill...

SCAPIN. Non, non, non; ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrions nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

un lieu. Visitez tout. Fuyez de tous les côtés. Par où irons-nous? Tournez par là. Non; par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait. — (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Cachez-vous bien. — Ah! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. — Eh! messieurs! ne me maltraitez point. — Allons, dis-nous où il est! parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. — Eh! messieurs, doucement. (Géronte met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de Scapin.) Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. — J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maître. — Nous allons t'assommer. — Faites tout ce qu'il vous plaira. — Tu as envie d'être battu? — Je ne trahirai point mon maître. — Ah! tu en veux tâter? Voilà... — Oh! (Comme il est près de frapper, Géronte sort du sac, et Scapin s'enfuit.)

GÉRONTE. Ah, infâme! Ah, traître! Ah, scélérat! C'est ainsi que tu m'assassines!

## SCÈNE III.

ZERBINETTE, GÉRONTE.

ZERBINETTE (riant, sans voir Géronte). Ah! ah! Je veux prendre un peu l'air.

GÉRONTE (à part, sans voir Zerbinette). Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE (sans voir Géronte). Ah! ah! ah! ah! la plaisante histoire, et la bonne dupe que ce vieillard!

GÉRONTE. Il n'y a rien de plaisant à cela, et vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE. Quoi? Que voulez-vous dire, monsieur?

GÉRONTE. Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE. De vous?

GÉRONTE. O!

ZERBINETTE. Comment! qui songe à se moquer de vous?

GÉRONTE. Pourquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERBINETTE. Cela ne vous regarde point; et je ris tout seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose; mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son père pour en attraper de l'argent.

GÉRONTE. Par un fils à son père pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE. Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire; et j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

GÉRONTE. Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE. Je le veux bien. Je ne risquerais pas grand chose à vous la dire; et c'est une aventure qui n'est pas pour être longtemps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Égyptiens, et qui, rôdant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment il s'attache à mes pas; et le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent leurs affaires sont faites; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connaître sa passion aux gens qui me tenaient, et il les trouva disposés à me laisser à lui, moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire était que mon amant se trouvait dans l'état où l'on voit très-souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire qu'il était un peu dénué d'argent. Il a un père qui, quoiqu'il soit riche, est un avare et fier, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me saurais-je souvenir de son nom? Ah! aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour être avare au dernier point?

GÉRONTE. Non.

ZERBINETTE. Il y a à son nom du ron... ronte. O... Oronte. Non; Gé... Géronte. Oui, Géronte, justement; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'est ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville; et mon amant m'allait perdre, faute d'argent, si, pour en tirer de son père, il n'avait trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais à merveille; il s'appelle Scapin; c'est un homme incomparable; il mérite toutes les louanges que l'on peut donner.

GÉRONTE (à part). Ah! coquin que tu es!

ZERBINETTE. Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa dupe. Ah! ah! ah! ah! je ne saurais m'en souvenir que je ne rie de tout mon cœur. Ah! ah! ah! Il est allé trouver ce chien d'avare, ah! ah! ah! et lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi! hi! ils avaient vu une galère turque, où on les avait invités d'entrer; qu'un jeune Turc leur y avait donné la collation; ah! ah! que, tandis qu'ils mangeaient, on avait mis la galère en mer, et que le Turc l'avait renvoyé lui seul à terre, dans un esquif, avec ordre de dire au père de son maître qu'il emmenait son fils en Alger, s'il ne lui envoyait tout à l'heure cinq cents écus. Ah! ah! ah! Voilà mon ladre, mon vilain, dans de fu-

rieuses angoisses; et la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah! ah! ah! Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles; et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoit son fils. Ah! ah! ah! Il veut envoyer la justice en mer après la galère du Turc. Ah! ah! ah! Il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah! ah! ah! Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah! ah! ah! Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions, et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un: « Mais que diable allait-il faire dans cette galère? Ah! maudite galère! Traître de Turc! » Enfin, après plusieurs détours, après avoir longtemps gémi et soupire... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous?

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

GÉRONTE. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour

viront de rien. Je dois lever le masque avec vous : et l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE. Oui ; mais tu ne sais pas...

OCTAVE. Je sais tout ce qu'il faut savoir.

ARGANTE. Je te veux dire que la fille du seigneur Gêronte...

OCTAVE. La fille du seigneur Gêronte ne me sera jamais de rien.

GÊRONTE. C'est elle...

OCTAVE (à Gêronte). Non, monsieur ; je vous demande pardon : mes résolutions sont prises.

SILVESTRE (à Octave). Écoutez.

OCTAVE. Non ; tais-toi, je n'écoute rien.

ARGANTE (à Octave). Ta femme...

OCTAVE. Non, vous dis-je, mon père ; je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinthe. (Traversant le théâtre pour se mettre à côté d'Hyacinthe.) Oui, vous avez beau faire, la voilà, celle à qui ma foi est engagée ; je l'aimerais toute la vie, et je ne veux point d'autre femme.



Argante.

ARGANTE. Eh bien ! c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui suit toujours sa pointe !

HYACINTHE (montrant Gêronte). Oui, Octave, voilà mon père, que j'ai trouvé, et nous nous voyons hors de peine.

GÊRONTE. Allons chez moi : nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HYACINTHE (montrant Zerbinette). Ah ! mon père, je vous demande par grâce que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez. Elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle quand il sera connu de vous.

GÊRONTE. Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frère, et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même.

ZERBINETTE. Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurais pas parlé de la sorte si j'avais su que c'était vous ; et je ne vous connaissais que de réputation.

GÊRONTE. Comment ! que de réputation ?

HYACINTHE. Mon père, la passion que mon frère a pour elle n'a rien de criminel, et je répons de sa vertu.

GÊRONTE. Voilà qui est fort bien. Ne voudrait-on point que je mariasse mon fils avec elle ? une fille inconnue, qui fait le métier de coureuse !

#### SCÈNE XII.

ARGANTE, GÊRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTHE, ZERBINETTE, NÉRINE, SILVESTRE.

LÉANDRE. Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville et d'honnête famille, que ce sont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans ; et voici un bracelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parents.

ARGANTE. Hélas ! à voir ce bracelet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GÊRONTE. Votre fille ?

ARGANTE. Oui, ce l'est, et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré. Ma chère fille !

HYACINTHE. O ciel ! que d'aventures extraordinaires !

#### SCÈNE XIII.

ARGANTE, GÊRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTHE, ZERBINETTE, NÉRINE, SILVESTRE, CARLE.

CARLE. Ah ! messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GÊRONTE. Quoi ?

CARLE. Le pauvre Scapin...

GÊRONTE. C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE. Hélas ! monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE. Où est-il ?

CARLE. Le voilà.

#### SCÈNE XIV.

ARGANTE, GÊRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTHE, ZERBINETTE, NÉRINE, SCAPIN, SILVESTRE, CARLE.

SCAPIN (apporté par deux hommes, et la tête entourée de linge, comme s'il avait été blessé). Ah ! ah ! messieurs, vous me voyez... ah ! vous me voyez dans un étrange état !... Ah ! je n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ah ! oui, messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure, de tout mon cœur, de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, et principalement le seigneur Argante et le seigneur Gêronte. Ah !

ARGANTE. Pour moi, je te pardonne ; va, meurs en repos.

SCAPIN (à Gêronte). C'est vous, monsieur, que j'ai le plus offensé par les coups de bâton...

GÊRONTE. Ne parle point davantage ; je te pardonne aussi.

SCAPIN. C'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je...

GÊRONTE. Laissons cela,

SCAPIN. J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GÊRONTE. Mon Dieu, tais-toi !

SCAPIN. Les malheureux coups de bâton que je vous...

GÊRONTE. Tais-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN. Hélas ! quelle bonté ! Mais est-ce de bon cœur, monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que... ?

GÊRONTE. Eh ! oui. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout : voilà qui est fait.

SCAPIN. Ah ! monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GÊRONTE. Oui, mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN. Comment ! monsieur ?

GÊRONTE. Je me dédis de ma parole si tu réchappes.

SCAPIN. Ah ! ah ! voilà mes faiblesses qui me reprennent.

ARGANTE. Seigneur Gêronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition.

GÊRONTE. Soit.

ARGANTE. Allons souper ensemble, pour mieux goûter notre plaisir.

SCAPIN. Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

FIN DES FOURBERIES DE SCAPIN.



Argante, pour n'être point vu, se tient derrière Scapin. ACTE II, SCÈNE IX.